

Émile JALLEY

« La psychanalyse face à ses critiques  
en particulier dans le champ médical »,

Intervention dans le cadre de la Conférence-débat

VIVE LA PSYCHANALYSE !

du samedi après-midi 26 mars 2011, de 14 H. à 18 H., à l'IPT (Institut  
Protestant de Théologie - 83, bd. Arago 75014 Paris), salle N°1

Vive la psychanalyse, bien entendu ! Je remercie Jean-Michel Louka de m'avoir invité à vous parler, comme aussi l'ensemble des auteurs qui nous ont produit la riche moisson des écrits offrant l'opportun prétexte de nos débats d'aujourd'hui. Je préviens que mon discours est du type dit universitaire. J'en enverrai le texte par courriel à qui me le demandera. J'ai pris jadis contact en 1958 pour la première fois avec *L'interprétation du rêve* de Freud, à propos d'un exposé à la demande de Jean Hyppolite dans son Séminaire de l'École Normale Supérieure. J'ai été analysé par Anny Cordié puis Jean Gillibert, d'écoles très différentes, au cours d'un parcours d'environ 16 ans, si je me souviens bien.

Depuis environ un an, la situation difficile où se trouve impliquée la psychanalyse en France aura été marquée avant tout par la polémique déclenchée par et autour des deux ouvrages de Michel Onfray. Étant entendu que le second *Apostille au crépuscule*, qui est probablement le plus venimeux et le plus dangereux, a laissé le public beaucoup plus indifférent, y compris celui des psychanalystes.

Un second événement est constitué par le décret scélérat du 20 mai 2011, qui marque en fait l'acte de décès de la structure universitaire où s'enseignaient la psychologie aussi bien que la psychanalyse, certes l'une a maxima et l'autre a minima. Assurément, des ombres s'y affairant encore comme dans la caverne de Platon, prétendent y enseigner toujours, en fait continuent pour certains à y toucher un salaire régulier sans s'en plaindre. Mais en réalité tout est fini, c'est, comme sous Pétain, le peuple de France, l'État français, la nation française. Kaput ! La conscience de cet état de choses est peu répandue, comme refoulée.

Pourtant la psychanalyse continue à survivre, à pousser même assez dru comme l'herbe sauvage, hors université et même encore dans les recoins de la caverne universitaire, bien que dans ce dernier cas sous les fers, chargée de chaînes, comme depuis toujours. Cela se voit surtout pour moi à la quantité des informations que je reçois, par le canal du SIUERPP (Séminaire intereuropéen universitaire d'enseignement et de recherche en psychanalyse et psychopathologie), touchant le nombre de livres qui continuent à paraître régulièrement, et aussi de colloques qui persistent à s'organiser, dans les deux cas uniquement sur des sujets cliniques.

Il existe aussi dans les textes qui me parviennent un registre protestataire, mais uniquement sous forme, dans un langage et touchant des aspects institutionnels : Syndicat National des Psychologues, la Nuit sécuritaire, SIUERPP. Ce qui frappe dans tout cela, selon moi, c'est

l'absence de critique théorique, épistémologique et philosophique sur le fond des choses. Et d'abord l'incapacité à bien identifier les différents régiments des adversaires de la psychanalyse, autrichiens, prussiens, russes, anglais, disons la psychologie, la neuroscience, la médecine, la philosophie. L'ennemi est omniprésent mais muet et caché la plupart du temps, sauf évidemment dans le cas Onfray. Et ce qui est paradoxal au fond des choses, c'est que le niveau de l'argumentation ennemie, pour peu et si rarement qu'elle se manifestent, est d'une qualité intellectuelle extraordinairement faible. Tout ce qu'ils savent dire, c'est que la psychanalyse est une imposture mensongère, et de pleurer des larmes de crocodiles en invoquant la politique sécuritaire de protection des usagers. Néanmoins, la psychanalyse semble peiner à répondre à un tel dispositif de manière offensive, autrement que défensive, dans le genre de se dire concernée par la question du sujet, par le désir du sujet, au surplus dans la dimension du transfert, organisée par le propre désir de l'analyste, s'il y en a un. Et alors ?

L'hypothèse que je ferais, c'est que le paradigme lacanien aujourd'hui dominant n'a probablement pas su réinterpréter et dépasser - *aufheben*, *Aufhebung* - la pensée lacanienne de manière créative. Ce travail n'a pas été fait et du reste ne saurait se faire dans le seul champ de la perception et de l'observation cliniques, ceci à mon avis, mais en créant d'autres concepts pour interpréter la clinique.

C'est faute de cette dimension de restructuration critique et théorique que la psychanalyse se laisse facilement empêtrer par des questions comme celle des TCC ou encore de la psychothérapie, qui ne sont en réalité que des leurres, des fosses à piéger les éléphants.

Freud a formulé un certain nombre de propositions paradoxales que ses successeurs ont pour la plupart négligé de prendre en compte. Ainsi celle consistant à affirmer - thèse - que la psychanalyse a la capacité, le pouvoir de ne compter que sur elle-même pour se développer (*fara da se*), mais qu'aussi bien - antithèse - il se pourrait qu'elle soit remplacée un jour par la chimie. Il dit cela encore tout à la fin dans *l'Abrégé de psychanalyse*. Or c'est peut-être ce qui serait en train de se passer dans la période actuelle, mais pas tout à fait non plus de la manière dont l'aurait envisagé Freud. Cela se produit bien, mais en plus selon le scénario le pire pour la soi-disant protection des usagers.

La disparition de la psychanalyse, si elle se produisait dans notre pays, y entraînerait la radiation du socle de base de l'humanisme gréco-judéo-chrétien, comme de la source du tronc d'ensemble des sciences humaines, idée importante que j'ai développée ailleurs, et dont la conséquence semble laisser le public indifférent, ce qui est tout de même un symptôme grave de la maladie nationale. Mais au surplus elle entraînerait à terme un véritable désastre sanitaire. Comment ? Par l'enchaînement suivant : il est certain que l'une des difficultés contemporaines rencontrée par la psychanalyse est l'approche des cas difficiles, disons des structures intermédiaires entre névrose et psychose, dont le taux tend à croître dans la population des consultants. Or ces cas difficiles, il ne faut pas être

grand mage pour prévoir que les TCC n'en viendraient pas davantage à bout, techniques dont le costume tout neuf habille en réalité de vieux chevaux de retour à mécanique de base Pavlov-Watson-Skinner-Fodor. On ne déconditionne pas un pervers, c'est lui qui vous conditionne à sa perversité. Dans ces conditions, le dernier recours serait la chimie, certes une conquête appréciable et même indéniable depuis les années 50, mais dont tout de même les effets secondaires redoutables, liées en partie aux conditions déontologiques douteuses de leur diffusion commerciale dans le cadre de l'hyper-capitalisme, attirent l'attention croissante des spécialistes aussi bien que des grands médias.

Les cas difficiles. Freud en parle déjà comme l'une des limites de la psychanalyse dans un texte célèbre des *Nouvelles Conférences* en 1932. L'Homme aux loups en est très certainement un extraordinaire exemplaire. Anzieu déclare dans le *Moi-peau* déjà voici plus de 25 ans (1985) que ces cas en proportion ascendante, représenteraient au moins la moitié des consultants actuels. L'exploration de ce registre aura été l'un des grands titres de gloire de la très grande école de psychanalyse française, entre 1950 et 1980, cependant que leur identification et leur dénomination, variables selon les auteurs, pose à la psychopathologie un problème clinique autant qu'épistémologique très difficile, et même une vraie bouteille à l'encre. On connaît les appellations traditionnelles d'états limites, personnalités as if, borderlines, faux self, dont la synonymie approximative des contenus pose déjà problème. Cependant l'école française y a introduit un nombre impressionnant d'innovations. Voyons un peu.

Pathologie caractérielle, déficits narcissiques, registre transitionnel (Didier Anzieu), évitement de l'Edipe (Bela Grunberger), pathologie de l'idéalité (Janine Chasseguet-Smirgel), perversion (Jacques Lacan, Grunberger, Chasseguet-Smirgel, Francis Pasche, Joyce McDougall, Jean-Bertrand Pontalis, Denise Braunschweig, Guy Rosolato), caractères pathologiques, dépression d'infériorité (Pasche), pensée délirante primaire, potentialité psychotique (Piera Aulagnier), psychosomatose, néo-sexualité, addiction, anti-analysant, normopathie, désaffectation (Joyce McDougall), incestualité, perversion de caractère, perversion narcissique (Paul-Claude Racamier), névrose de caractère (Pierre Marty), perversion affective, personnalité psychosomatique (Christian David), registre continu caractériel-psychosomatique (Michel Fain), toxicomanie analytique, néo-besoin (Braunschweig), psychose froide (Évelyne Kestemberg), psychose blanche (André Green), évitement du conflit (Vica Shentoub), tronc commun des « aménagements » caractériels et pervers (Jean Bergeret), traumatisme prépsychique (René Roussillon), pathologie pseudo-névrotique et pseudopsychotique (Anny Cordié).

On pourra lire sur ce sujet mon livre intitulé : *La psychanalyse et la psychologie aujourd'hui en France*, Paris, Vuibert, 2006.

On estime dans certains manuels de psychologie qu'environ 20 % de la population seraient atteints de troubles psychologiques divers dont 2 % de psychotiques. On ne sait pas quelles pourraient être dans une

telle hypothèse les proportions de névrosés et de personnalités intermédiaires. Il serait intéressant de poser la question aux praticiens de l'analyse s'ils ont une estimation à ce sujet. Et si par ailleurs le type de cadre qu'ils utilisent tendrait à se conformer de plus en plus à l'unique séance hebdomadaire en face à face. Et si enfin cette évolution du cadre leur paraissait avoir un rapport avec l'évolution de la clientèle vers le registre des pathologies intermédiaires.

Bien qu'elle se soit évidemment intéressée à la question de la perversion, on se demande si l'école lacanienne s'y est autant investie que la préoccupation essentielle d'Anzieu pour le registre transitionnel et la question connexe du moi-peau. On peut se demander si ce n'est pas l'une des raisons pour lesquelles le courant lacanien dominant actuel parviendrait plus difficilement à assurer sa prise sur la réalité clinique et la politique afférente. Un jour Jean Allouch, à qui j'essayais de faire le tableau de l'école française de psychanalyse tel que je l'ai retracé un peu plus haut, me disait que de son point de vue il n'existait rien entre névrose et psychose. Et qu'aussi bien il lui fallait parfois des années pour voir surgir tel symptôme obsessionnel. Ce qui n'aurait rien d'étonnant avec de pareilles lunettes.

Plusieurs articles et dossiers des hebdomadaires *Le Nouvel Observateur* (2410, janvier 2011) et *Marianne* (705, octobre 2010) ont récemment attiré l'attention, à partir de l'affaire du Mediator, sur les graves dysfonctionnements d'ordre technique aussi bien que déontologique de l'industrie pharmaceutique française. Puis à partir de là sur la dangerosité de mieux en mieux perçue de l'usage régulier des neuroleptiques et psychotropes.

*Marianne* d'octobre 2010 décrit donc « Le scandale du Mediator : Comment l'industrie pharmaceutique nous manipule : éloquente, l'histoire de ce médicament, suspendu après des années de méfaits. Elle montre à quel point le monde médical est gangrené par le lobbying des labos pharmaceutiques. Au détriment des malades. Ce médicament des Laboratoires Servier, indiqué pour les diabétiques, faisait courir des risques aux malades. Il n'a été suspendu qu'en 2009. » Puis encore :

« Le dossier noir des antidépresseurs : 7 millions d'accros en France. Antidépresseurs : le grand mensonge. Efficacité peu convaincante, effets secondaires dangereux : malgré les études scientifiques à charge, un Français sur dix se soigne aux antidépresseurs. Ils en sont même les plus gros consommateurs du monde. L'industrie pharmaceutique y veille... Depuis le Prozac, ces pilules ne soignent plus seulement la dépression, mais aussi le blues, le divorce, le deuil ... Déprime ou dépression ? Au « bonheur » des labos... Sacrifiant à la logique de rentabilité, les labos ont mis au point une vraie machine de guerre pour vendre leurs pilules... Labos cotés en Bourse... Prescrire plutôt qu'écouter... Pr Bernard Bégaud : « le domaine psychiatrique est très profitable. Car la prise de médicaments s'y étend sur une longue période »... Comment les labos fabriquent des maladies : rien de plus angoissant que d'être en bonne santé ! Surtout pour l'industrie pharmaceutique, qui n'hésite pas à créer

des pathologies pour vendre des médicaments... Épidémies imaginaires... Rebaptisez la timidité « phobie sociale » et vous obtiendrez une pathologie qui - jackpot - touche des millions de gens... Ah ! Les mots savants... Nul n'a peur d'un saignement de nez. Mais quand on est pris d'« épitaxis », alors là...Aïe, les hommes privés d'utérus [dont on soignera bientôt la ménopause]... » (Édouard Nébias, Clotilde Cadu). » Et encore un peu plus loin :

« Antidépresseurs : les risques. Paradoxalement, chez les personnes dépressives, le risque majeur lié à l'utilisation d'antidépresseurs est celui du suicide. Un phénomène connu des spécialistes, qui s'expliquerait par le fait que, en début de traitement, les antidépresseurs redonnent d'abord de l'énergie au dépressif avant, dans un second temps, de redresser son humeur. Le malade toujours déprimé retrouverait alors suffisamment de force pour passer à l'acte. Le Pr Bernard Bégaud, pharmaco-épidémiologiste, se veut toutefois rassurant : « Avec mon équipe nous avons fait une modélisation : si les gens sont traités suffisamment longtemps, les antidépresseurs diminuent fortement le risque de suicide. Mais si le traitement est arrêté trop vite, par exemple au bout d'un mois, le risque est réactivé. » Les adolescents seraient particulièrement exposés : « L'adolescence est une étape impulsive de la vie où l'on tente beaucoup de choses, explique le psychiatre Philippe Rouchon. Heureusement, c'est aussi une période marquée par une forte inhibition qui empêche le passage à l'acte. Or, précisément, les antidépresseurs ont pour effet de lever cette inhibition. »

On nous rapporte encore que chez les personnes qui ne sont pas frappées par la dépression, les risques sur la santé seraient faibles avec les antidépresseurs de nouvelle génération, le Prozac plutôt que l'Anafranil. « Il y a principalement un risque de somnolence et de perte de la libido », estime le psychiatre Alain Gérard. Avec un bémol, car la réponse aux psychotropes est avant tout individuelle, les effets positifs comme indésirables variant d'un patient à un autre. » Mais on parle aussi de plus en plus des effets d'accoutumance.

En tout cas, avec la vogue des antidépresseurs, toutes les espèces de pathologies imaginables, en tout état de cause les états intermédiaires dont on a parlé, perdent leurs spécificités pour être englobées sous la grande accolade commode de la dépression.

Les auteurs poursuivent avec beaucoup d'à propos : « Déprime ou dépression ? Bienvenue dans notre siècle où la « déprime » a remplacé la « tristesse » dans le vocabulaire commun. Un siècle en réalité où le mot « dépression » lui-même ne veut plus rien dire. Ses contours sont de plus en plus flous et recouvrent plusieurs réalités : selon le psychiatre Alain Gérard, la dépression renvoie à « cette rupture muette » qui signe la maladie authentique. Elle se traduit par un trouble d'adaptation durable et continu (trois semaines au moins) qui peut être marqué par des signes observables : amaigrissement, perte totale du plaisir, de l'appétit, de la libido, ralentissements psychomoteurs... Or, par abus de langage, le mot « dépression » renvoie aussi à des troubles d'adaptation passagers qui ne

sont pas pathologiques mais qu'on diagnostique ainsi à tort, faute de temps. En fait, souligne Alain Gérard, on peut souffrir à la suite d'un accident de la vie, mais, si on parvient à se changer les idées, la faculté d'adaptation est toujours fonctionnelle. Un facteur culturel vient compliquer le dossier : si les Anglo-Saxons ont volontiers recours dans leur quotidien aux psychothérapies, psychanalyses, coaching..., les Latins y sont plus réfractaires, associant ce type de consultations à la maladie mentale. Paradoxalement la solution latine face aux tracas de la vie reste le recours médicamenteux allopathique, quand bien même celui-ci serait totalement inefficace... en l'absence de maladie.

Dépression, la maladie des femmes ? 73 millions de nouveaux cas sont déclarés chaque année dans le monde, moitié moins pour les hommes. »

Je reprends ici. En psychopathologie clinique, le modèle Anzieu-Chabert-Shentoub-Bergeret reconnaîtrait trois sortes très différentes de dépression respectivement liées aux registres névrotique, état-limite et psychotique, et dépendant des trois types différents d'angoisse qui s'y font jour, d'abord angoisse manifeste de castration, puis angoisse dite blanche de perte d'objet, d'abandon, de séparation et enfin angoisse de mort, de morcellement, de perte d'identité, de perte d'être. Rien n'y correspond évidemment, ni en gros ni a fortiori en détail, au plan neurochimique : on sait seulement que les différents types de médicaments agissent sur la recapture au niveau de la synapse de divers types de neurotransmetteurs, principalement la sérotonine, ou éventuellement la dopamine comme encore la noradrénaline. Ils en augmentent le taux de concentration au niveau de la synapse, ou parfois même le contraire.

Voilà justement un exemple où la correspondance à distance, le dialogue par mise en parallèle entre psychopathologie psychanalytique et neuroscience sont intéressants, de toute évidence selon moi, bien qu'entre contenus disparates, mais à condition de préserver de part et d'autre le bon sens épistémologique de ne rechercher ni les connexions de détail, pour le psychanalyste, ni un procédé d'explication causale par réduction du supérieur à l'inférieur, pour le neuroscientifique.

Ce qui est tout de même intéressant dans la situation française, c'est d'une part le fait connu que la population française détient le record mondial absolu de consommation des psychotropes, d'autre part que c'est l'une des nations du monde où le taux de suicide est le plus élevé, après le Japon, et à peu près tout juste en même temps que la Finlande, 15 pour 100 000 habitants, 2 fois plus qu'en Angleterre ou en Allemagne, sans parler du record de 34 pour 100 000 touchant aujourd'hui les enseignants français. La question provocante pourrait alors être posée de savoir s'il y aurait une corrélation envisageable entre ces deux ordres de fait et à vrai dire peut-être en deux sens divergents : le taux de suicide est élevé en dépit de la forte consommation de psychotropes, ou alors à cause de celle-ci, à moins encore que les deux possibilités ne soient envisageables. Certains sujets se suicideraient par insuffisance, d'autres par excès de consommation.

Revenons un moment sur la question des TCC, les thérapies cognitivo-comportementales, ou alors comportementalo-cognitives, car c'est bonnet blanc et blanc bonnet, comme disait jadis le candidat communiste aux élections présidentielles Jacques Duclos à propos de la différence entre le centre droite et la droite, nous dirions aujourd'hui entre la droite classique et l'extrême droite. Ce sera kif-kif, et la troupe des rats ou des lemmings de se précipiter déjà vers le gouffre tout grand ouvert. Ceci pour dire ici que je ne fais pas de différences vraiment essentielles entre les variétés différentes de comportementalisme, qu'il soit béhavioriste ou cognitiviste. En tout cas, ce sont des gadgets de la médecine psychologique, de la psychologie médicale connus depuis deux si ce n'est même trois à quatre siècles. On en voit les premières traces historiques dans les différents dictionnaires de la psychologie, mais bien plus haut encore pour leur généalogie antérieure. Cela remonterait à Pinel pour la fin du XVIIIe siècle et même à Descartes pour le plein milieu du XVIIe siècle.

Pour ce qui est de l'étiquette « cognitive », on est bien de ce côté avec ce qu'on peut déjà lire dans le *Dictionnaire de psychologie* de Norbert Sillamy (Bordas, 1980) sur la psychothérapie persuasive : persuasive (psychothérapie). D : *Überredungstherapie, Persuasionstherapie* ; En : *persuasive therapy*. S'agissant d'une technique d'aide morale, ressortissant au domaine de la suggestion raisonnée, dans laquelle le thérapeute intervient activement et exhorte son patient à réagir contre sa névrose. À l'instar de la médecine symptomatique, qui agit directement sur les manifestations de la maladie, la thérapie persuasive essaie de régler le conflit psychique en intervenant au niveau de la conscience claire par des explications, des suggestions et des conseils. Dans cette forme d'aide, qui s'apparente à la direction morale, la personnalité du thérapeute joue un rôle essentiel. Son influence est à la mesure de son prestige et de la confiance qu'il inspire ; c'est son autorité morale, son rayonnement, qui cautionne la cure. Son action peut aider le malade à briser le cercle de la névrose en lui donnant l'impulsion nécessaire et en lui servant de point de repère. Toutes les psychothérapies directives font appel, à des degrés divers, à la persuasion, même si cela n'est pas toujours évident. Parmi les méthodes de psychothérapie persuasive, nous citerons les différentes formes de psychothérapie active, la psychodidactie, la logothérapie de Viktor E. Frank ! (né en 1905), le « conseil psychologique », la « guidance », etc. Ces techniques nécessitent toujours l'engagement personnel du praticien, son intervention directe et sa participation active à la cure. (V. active [psychothérapie], psychodidactie). »

Dans un autre article sur la « psychothérapie » proprement dite, Sillamy distingue encore trois paradigmes différents : la suggestion, la rééducation, la psychanalyse.

À la suggestion sont associés les termes : persuasion, exhortation, encouragement, soutien moral, direction morale, compréhension de soi. On est bien ici en 1980 voici plus de 30 ans au niveau de ce qu'on appelle aujourd'hui les thérapies cognitives.

Il est question aussi sous la plume de Sillamy de la « rééducation » nommément des « schémas de comportement ». Il ne s'agit donc ni plus ni moins voici encore 30 ans que des actuelles thérapies comportementales.

À la psychanalyse, dite analyse des conflits en profondeur, s'associe également selon l'auteur la catharsis.

Néanmoins, dans tous les cas, nous dit-on avec bon sens, les psychothérapies reposent sur la relation interhumaine thérapeute-patient, confiante et aisée, supposent l'existence d'un lien de compréhension réciproque, la connaissance des cas, le désir de guérir, la coopération libre, le désir d'identification. Autrement dit, chaque forme de psychothérapie, quelle qu'elle soit, solliciterait la double dimension du transfert et du contre-transfert, même si et quand, ajouterait-on, le psychothérapeute ne s'en doute pas.

Le premier paradigme de Sillamy, celui de la suggestion persuasive, du soutien moral, est assez conforme également à ce que l'on connaît déjà depuis plutôt longtemps sous l'expression de psychothérapie de soutien. Et par-dessus encore, il y a la suggestion à l'état de veille de Bernheim (1884), et en deçà encore rien d'autre que ce que l'on a appelé depuis bien plus longtemps le traitement moral de Pinel (1798, 1801). Celui-ci consistait de la part du médecin à comprendre avec bienveillance la logique du délire, puis à prendre en compte, pour s'y appuyer, le reste de raison demeurant chez tout aliéné pour le forcer peu à peu à reconnaître ses erreurs, en usant du dialogue mais aussi, au besoin, de l'autorité. C'était l'idée de Kant, dans un petit traité sur *Les maladies de l'esprit* (1764), reprise un peu plus tard par Hegel, qui connaissait les travaux de Pinel, que la folie préserve une partie de la raison. Les thérapies cognitives modernes, pour autant que leurs auteurs soient capables de théories, ne formulent en réalité rien d'autre que ce très ancien schéma dix-huitiémiste. On sait que Foucault a voulu ne voir dans le traitement moral de Pinel qu'une simple forme de conditionnement mental.

Les thérapies comportementales font appel au paradigme de base du conditionnement de Pavlov, Watson et Skinner, mais aussi de la névrose expérimentale (Baruk 1930), en fait pris à rebours pourrait-on dire dans le sens de techniques de déconditionnement, de désensibilisation. Ce schéma de la rééducation a connu depuis longtemps des applications notoires dans les programmes d'accouchement sans douleur et aussi de désintoxication alcoolique. Il a été déjà largement diffusé dès les années 50 en Grande-Bretagne par le psychiatre H. J. Eysenck (1953). Le psychiatre français Jacques Postel, dans son article psychothérapie dans le *Grand Dictionnaire de psychologie* (Larousse 1991), concède que ces techniques « s'adressent surtout aux obsessionnels et aux phobiques ». Il rapporte aussi de manière bien intéressante une enquête de Gérin et de son équipe 265 de l'Inserm sur « l'évaluation des psychothérapies » dès 1984, définissant de façon très prudente des indicateurs possibles de

processus de changements, donc 20 ans avant le nouveau rapport de l'Inserm de 2004, qui n'en serait qu'un remake et un plagiat grossier, ayant du reste déshonoré ses auteurs au point qu'il a fallu le retirer du Web et le mettre à la poubelle. Postel cite aussi le propos plein d'humour de l'anglais Eysenck, en fait digne de Lewis Carroll ou de Bernard Shaw, déclarant que les deux tiers des névrosés « s'améliorent quel que soit leur traitement [y compris le sien], et qu'ils soient traités ou non ». Et Postel mentionne enfin les résultats d'une étude américaine de 1984 aussi, concluant que les bénéfices de la psychothérapie [quelle qu'elle soit, y compris non psychanalytique] n'étaient pas supérieurs à ceux du placebo chez de vrais malades ». Tout ceci pour désamorcer les proclamations emphatiques des adversaires actuels de la psychanalyse sur les prétendus triomphes de leurs méthodes alternatives à l'égard de celle-ci. On leur reprochait à leurs techniques voici 25 ans ce que leurs champions dénoncent aujourd'hui dans la psychanalyse, de n'agir pas plus que les placebos. Les médecins initiés à la question savent que les cures de désintoxication alcoolique marchent une fois sur trois, ce dont il n'y a pas lieu de se plaindre. Dans ses développements les plus récents, probablement suite à un recyclage d'informations ad hoc, Michel Onfray triomphe d'une manière sottise à propos du fait soi-disant démontré que la psychanalyse ne guérit pas davantage que les placebos, en tout cas jamais de la bêtise.

Postel propose encore de ranger les procédures alternatives à la psychanalyse sous le double chef des cures courtes comme aussi, on l'a vu, des psychothérapies directives opposées donc à celles dites non directives, qui du reste ne comprennent pas seulement la psychanalyse, mais aussi la thérapie non directive de Carl Rogers, qui a priori ne s'oppose pas de manière franchement hostile à la psychanalyse. Très répandue aux USA, elle a joué un grand rôle dans l'élaboration des méthodes de l'entretien clinique, jugées nécessaires à la formation universitaire des psychologues cliniciens (Chiland 1985). Enfin, la question peut se poser, dans la présentation qu'en fait Jacques Postel dans le même ouvrage, de savoir si le vaste ensemble des thérapies corporelles (relaxation, gestalt-thérapie, biofeedback, etc.) devrait être ou non rangé dans la catégorie des thérapies comportementales.

Dans le *Vocabulaire de la psychologie* de Piéron (1963), il est aussi question des psychothérapies par l'occupation (*occupation therapy*) et par le travail (ergothérapie) dont on peut se demander encore si on ne les rangerait pas aujourd'hui à bon droit parmi les thérapies comportementales. Même chose pour la musicothérapie, pourquoi pas ?

On voit qu'il se présente là tout un ensemble de questions qui nécessiteraient des discussions au plan de la critique historique, méthodologique et épistémologique, qui ne sont jamais abordées.

Il existe dans le traité sur *Les passions de l'âme* de Descartes (1649) des passages très intéressants où il explique que, lorsqu'on sait orienter convenablement les mouvements venant du cerveau, on parvient à dresser les émotions et les sentiments trop vifs de la même manière que

cela se fait avec les chiens de chasse. Mais ces idées sont bien plus anciennes : les anciens stoïciens, les théologiens chrétiens aussi recommandaient les techniques de concentration et de patience à l'égard des mouvements de l'âme et de l'inhibition des passions. Épictète disait : « Abstiens-toi et supporte, anékou kai apékou ». C'est de la thérapie cognitivo-comportementale, mais aussi bien entendu et d'une certaine manière de la psychanalyse. Spinoza explique aussi de manière très frappante et intéressante dans *L'Éthique* (1675) les mécanismes de conditionnement associatif intervenant dans la formation de l'expérience quotidienne variable selon les personnes.

Pour revenir à ce que j'ai dit précédemment touchant le fait que bien des psychanalystes sont empêtrés dans la discussion avec leurs adversaires, j'ai à revenir sur le concept de « psychothérapie », pour dire que ce concept appartient bien à l'arsenal originaire de la pensée freudienne, puisque Freud a écrit un article très important *Ueber Psychotherapie* (1904), figurant dans le recueil intitulé *De la technique psychanalytique* (1953), et où il ne fait rien de moins que d'expliquer l'ensemble des principes de base de la technique psychanalytique. C'est donc de manière passablement et même considérablement étourdie que certains psychanalystes s'engageraient aujourd'hui dans un combat contre les moulins à vent, à propos d'une soi-disant opposition théorique de principe entre psychanalyse et psychothérapie, en tout cas difficile à justifier sur la base de textes freudiens. À moins que l'on ne déclare s'en moquer, auquel cas on s'aventure dans des guerres picrocholines dont on ne sortira que marri et, une fois de plus, excusez-moi du mot, cocu. On n'a plus le droit à l'erreur sur ces questions.

Certes « le retour à Freud », en fait le dépassement critique de Freud, opéré par Jacques Lacan s'est avéré aussi génial que celui d'Aristote à l'égard de Platon, de Spinoza et Leibniz à l'égard de Descartes, de Marx à l'égard de Hegel. Cependant, cela fait 30 ans que Lacan a disparu, et on ne sait pas ce qu'il dirait aujourd'hui, en tout cas, il ne se répéterait certainement pas tel quel. En fait, ce qui fait difficulté à définir une réponse résolument offensive des lacaniens à l'égard des ennemis de la psychanalyse, ce sont certains obstacles épistémologiques suscités par un certain nombre de refus de Lacan touchant certaines propositions paradoxales de Freud. Dans la pensée freudienne, Lacan fait son tri, il retient ce qui lui convient, et soit le conserve soit plutôt le transforme, tout en écartant résolument ce qui ne lui convient pas, au prétexte que Freud se serait trompé. Voici un exemple.

Lacan ne veut rien entendre de ce que Freud dit des rapports de la psychanalyse à la psychologie. Freud dit à ce sujet que la psychologie officielle dénie l'inconscient en posant l'assimilation du psychique et du conscient - d'accord - sauf qu'il existe tout de même certains psychologues et pas des moindres qui retiennent l'intérêt très attentif de Freud (Fechner, Wundt, Lipps), et que Freud soutient en outre que la psychanalyse, opposée à la psychologie universitaire (*Schulpsychologie*), n'en est pas moins la « nouvelle psychologie » (*neue Psychologie*, 1896), assurément une psychopathologie (1895), et par ailleurs psychologie des névroses

(1896), psychologie des psychoses (1907), psychologie clinique (1899), psychologie authentique (1907), psychologie psychanalytique (1913), psychologie humaine (1907), psychologie générale (1911), psychologie de l'inconscient (1901), psychologie du moi (1910), psychologie des profondeurs (1913), psychologie du ça (1914), psychologie de la vie quotidienne (1900), psychologie appliquée (1906), psychologie de la vie normale de l'âme (1925), psychologie de l'individu humain (1932), psychologie des masses (1890), psychologie des peuples (1912), psychologie sociale (1911), psychologie de la religion (1919), enfin et surtout « science de l'âme » (*Seelenkunde*, 1930, qui est l'exact doublet et synonyme allemand du mot Psychologie). On lira sur ce sujet, et ces formulations qui paraissent aujourd'hui difficiles à croire, mon livre intitulé : *La guerre des pys continue. La psychanalyse française en lutte*, Paris, L'Harmattan, 2007. C'est l'une des questions où il apparaît que la dérive française à l'égard de la pensée freudienne authentique a pris un écart incroyable.

Dans ces conditions, il n'a jamais été possible en France de régler par une véritable discussion critique la question des rapports entre la psychanalyse et la psychologie. La psychologie (-et-la-psychanalyse), qui seraient restées indiscernables en fait comme en droit dans l'histoire des idées jusqu'en 1896, millésime de l'invention de la psychanalyse, a toujours été l'un des trois grands objets domaniaux de la philosophie : le moi, le monde et Dieu (Kant, *Critique de la raison pure* 1781), autrement dit la science de l'esprit, la science de la nature et la théologie ou doctrine de l'idéal du moi, et ce fait même est, selon le mot de Leibniz à propos d'Aristote, l'or qui réside dans ce fumier que forment par ailleurs les résultats de la psychologie à visée scientifique en France depuis 1945. De toute manière, cette psychologie qui expire en râlant en ce moment même à la Sorbonne et autres déserts culturels continue à ne rien savoir dire d'autre à la psychanalyse que la dénoncer comme une idéologie abusive, une fausse science. Or ce qu'il faudrait à la psychanalyse, c'est savoir elle-même dénoncer cette psychologie en morceaux comme une idéologie de l'homme-machine. Certes, s'il était vrai que la psychanalyse soit la vraie science de l'esprit, la seule psychologie vraie qui ait jamais existé depuis Aristote, comme l'a écrit Georges Politzer en 1928, ce n'est pas qu'il ne puisse exister une véritable science de l'homme-machine, une science de cette part de la machine humaine qui se rejoint à l'esprit, à peu près en cet espace où cherche aujourd'hui la neuroscience. Car enfin si l'homme est un esprit, une âme, un sujet, une personne, une personnalité, un personnage, il l'est sur le support d'une machine vivante. L'exploiteur capitaliste ne le sait que trop bien qui n'achète pas la force de travail d'un pur sujet, mais de celui-ci enraciné dans une machine vivante.

De toute manière, le grand ennemi de la psychanalyse tout comme du reste de la psychologie aura été la médecine, qui, pour triompher en ce moment n'est pas moins dévorée par des démons intérieurs, une maladie auto-immune, qui la tueront elle-même en ce pays avant qu'il soit peu. Il n'existerait plus que deux maternités dans tout le département du Jura, l'une de niveau 1, l'autre de niveau 2. Pour le niveau 3, il

faut courir à l'hôpital régional de Besançon dans le Doubs. Je ne parle pas de l'état de la psychiatrie dans de tels départements.

Un mot sur la philosophie, puisqu'elle se permet aujourd'hui de faire la guerre ouverte à la psychanalyse sous l'uniforme de mercenaire du très pénible Onfray. Yvon Brès a dit un jour qu'il y aurait à se rendre compte que Lacan, outre le premier psychanalyste en France, est probablement l'un des très grands philosophes français du XXe siècle, avec Bergson et Sartre, pour laisser de côté des figures tout de même importantes mais moins convaincantes comme Deleuze et Derrida. Peut-être même le plus grand, ajouterai-je pour mon compte, car son modèle du fading du sujet ne ressemble à rien d'autre de ce qui a pu exister auparavant dans l'histoire des idées. Le trajet de style philosophique produit par Lacan est évident : retour à Freud revu par Hegel et Kojève en passant par Jakobson, Heidegger, Pierce, Lévi-Strauss. En particulier aussi, Lacan a très bien saisi la position ambivalente de Freud à l'égard de la philosophie. Disons que seulement à peu près la moitié des textes de Freud existant sur la philosophie - il y en a environ une vingtaine - sont d'un accent très négatif, mais bien moins les autres. Freud dit parfois par exemple de façon très ambiguë, ainsi dans les *Nouvelles conférences* (1932), que la philosophie travaille incontestablement à la manière de la science, et qu'en tout état de cause, elle est bien moins dangereuse que la religion. Les visions du monde ne seraient-elles pas, comme l'art, de l'ordre de l'illusion consolatrice nécessaire ? Certains philosophes, tels Descartes, Kant, et Nietzsche, ont tenu à l'égard de la philosophie des propos peut-être encore plus cruels que ceux de Freud. Et vu aussi ses références de caractère philosophique (Empédocle, Platon, Kant, Fechner, Schopenhauer, Lipps), Freud se pose bien comme un philosophe, qui par ailleurs crée une nouvelle science en droit affranchie de la philosophie. Le paradoxe est du même genre concernant Marx, prenant distance à l'égard du philosophe Hegel, pour créer la science non philosophique de l'économie moderne. Même paradoxe concernant d'une certaine manière des philosophes comme Descartes et Leibniz qui par ailleurs font œuvre scientifique indépendante de mathématiciens.

Or ce qui est paradoxal, sur ce sujet, c'est que les disciples de Lacan sur ce point ne suivent pas un maître qui leur aurait plutôt appris à respecter l'importance de la philosophie. Et qui justement aurait pu leur apprendre la technique du karaté dans l'art de la répartie à leurs ennemis. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, compte tenu du fait aussi, comme le dit Spinoza, que « ce qui est beau est difficile autant que rare. Sed omnia præclara tam difficilia quam rara sunt. »

Je signale à cet égard que j'ai écrit au moins deux ouvrages où se trouvent résumées toutes les anticipations imaginables à travers les conceptions de quelques centaines de philosophes des concepts modernes de la psychologie et de la psychanalyse. Je voulais arrêter ici mais il m'a paru important de dire encore ce qui suit, un peu en vrac. Je me suis dit que je n'étais pas encore arrivé à attraper la queue du chat.

En conclusion, j'ai tout d'abord conscience d'avoir formulé un certain nombre de propos en dehors de pas mal d'idées reçues.

Freud a tenu sur les rapports entre la psychanalyse et la psychologie, comme avec la philosophie, des propos plus complexes qu'on ne l'admet aujourd'hui couramment, de façon très simplifiée jusqu'à être nocive à la lucidité nécessaire sur le présent. Il est incontestable aussi que quelque chose comme une psychologie du moi en tant que fonction adaptative canalisant la motilité et supportant justement les pulsions du moi ou d'autoconservation se trouve dans les textes de Freud. Si le moi était réduit seulement à sa fonction imaginaire strictement défensive et leurrante, l'espèce humaine aurait disparu depuis longtemps.

On ne peut pas soutenir qu'il faille envisager de mettre au rancart, sinon jeter à la poubelle une certaine quantité non négligeable des textes de Freud, au nom de quels critères, donc comment et aussi pourquoi ? C'est la politique de l'autruche.

On ne saurait céder non plus à la tendance de réduire la psychanalyse simplement à ce qui se passe dans le transfert, voire à une sorte d'éthique y touchant, faute de quoi elle n'est plus rien qui ait de rapport avec rien d'autre ni même avec elle-même, aucun rapport en tout cas avec la psychologie, avec la philosophie, avec la médecine, avec la psychothérapie, avec la science, avec aucune science. Si la logique, la sociologie, l'histoire, l'économie politique sont dites à bon droit des sciences d'un certain objet, alors a fortiori la psychanalyse est elle-même une science, la science fondamentale du sujet conscient-inconscient qui supporte de tels objets. Non seulement « science de la nature », selon la formule de Freud, mais encore science de l'esprit, science de l'esprit dans la nature. La psychanalyse est de la sorte un mode d'appropriation de la culture, une forme du lien authentique du sujet à la civilisation. Que toute science d'objet présuppose une science plus fondamentale du sujet, c'est l'avis de Descartes, de Kant, de Hegel, de Husserl, de Piaget. Autrement il n'y a science de rien ni pour personne. Tout le monde est logé au rang de l'opinion, de la doxa, y compris le terroriste du scientisme, et il faut oser le lui dire. Zazie, tu causes, tu causes. C'est pour cela que la psychanalyse n'est pas si étrange, ni si étrangère à la philosophie, sans être une nouvelle philosophie, cependant que Freud l'a bien proposée comme une « nouvelle psychologie », et même comme une vraie de science, et peut-être le fondement de toute espèce de science prétendant au vrai.

Je ne suis pas du tout un partisan de Lagache contre Lacan. Mais je ne vois pas pourquoi ce que dit Freud du Cs et du Pcs, et en particulier de ce qu'il appelle les processus logiques dans le Pcs, ne relèverait pas d'une espèce de nouvelle psychologie. C'est quelque part à ce niveau qu'œuvrent aujourd'hui la psychologie cognitive et la neuroscience.

De Freud, je garde personnellement tout - comme de Platon, de Spinoza, de Kant, de Hegel, de Marx, de Nietzsche - donc entre autres même la notion d'une transmission transgénérationnelle de la vie psychique, tout cet aspect de *Totem et tabou* et de *L'Homme Moïse*, qui fait si

peur à tout le monde, et le plus couramment vilipendé. Je m'en suis expliqué dans mon livre sur *La guerre de la psychanalyse*. Tome 2.

Il n'est pas vrai non plus que Freud ait abandonné un jour définitivement l'hypnose, comme cela s'entend à tous les coins de rue. Jamais de la vie. Le lien de la foule à son Führer est décrit en 1921 comme de nature hypnotique, aperçu d'une profondeur extraordinaire. Voyez donc si le lien librement consenti de la foule démocratique aux deux clowns qui règnent en France et en Italie est d'une autre espèce.

La tendance subreptice à réduire la psychanalyse à l'unique noyau du transfert courrait le danger du laisser-faire, du laisser-aller vers une forme de pensée floue, informelle, une sorte de rhétorique paraphilosophique, accompagnée d'une expression de couleur ésotérique, même d'un langage de qualité quasi-mystique, qui rendraient la communication avec le public non initié de plus en plus difficile, et c'est bien là que serait l'un des aspects du problème français qui nous occupe. La plupart des enseignants, aucun des étudiants ne sont plus capables de lire en lacanien, et encore moins le public cultivé, y compris les analysés. C'est devenu comme une sorte d'esperanto, et c'est extrêmement grave. D'autant que la situation est effroyable : les éditeurs, en tout cas le mien, estimeraient à une centaine le nombre des lecteurs fidèles réguliers des livres de psychanalyse. Mais ce problème de lisibilité du lacanien dépend beaucoup des textes et des auteurs. Les méchantes langues verraient à l'occasion dans cet ésotérisme comme un retour du religieux dans le fourgon de l'éthique. Or personne n'a été plus sévère que Freud, sauf Marx, et Nietzsche également, à l'égard de la religion. Il faut se méfier aussi de la « morale », comme l'appelait Nietzsche.

Enfin, il ne faut pas tout confondre et dire que la psychologie, les neurosciences, les psychothérapies, le DSM IV, les disciplines médicales, les sciences humaines, théoriques et appliquées, l'*american way of life*, c'est la même chose, le même ennemi. Ce sont plutôt des îles, les îlots d'un archipel entre lesquelles la communication n'est pas si clairement établie et qui n'ont pas exactement les mêmes intérêts, les mêmes finalités, et n'occupent pas les mêmes châteaux. Les deux plus grands psychologues francophones et européens, si ce n'est mondiaux, Wallon et Piaget, ont été plutôt des alliés de la psychanalyse. Aujourd'hui, c'est surtout la médecine qui a pris le pouvoir, et qui considère la psychologie comme son esclave, ce qui est une formidable régression, à peu près au début du XIXe siècle, au temps de Gall et de Cabanis, de ces gens qui croyaient que la pensée se lisait dans les bosses du crâne ou était une sécrétion du cerveau. Que la psychologie au moins française et universitaire ait monté en puissance régulièrement depuis des décennies, c'est historiquement faux, en tout cas sur le plan intellectuel. Les deux principaux grands manuels de psychologie, le *Traité de psychologie expérimentale* de Fraisse et Piaget et le *Traité de psychologie cognitive* de Ghiglione et Bonnet datent de 1964 et 1990. Depuis les années 70, cela a toujours été la pente descendante vers « le néant vaste et noir », comme dit Baudelaire. Certes il existe une mafia de psychologues universitaires qui sont plus des policiers que des intellectuels, du reste nuls en ce champ, mais qui ont le bras plutôt long dans l'édifice de l'appareil d'État. C'est un problème auquel je

me suis déjà attaqué mais qui reste mal connu. Assurément, il existe aussi une psychologie de vulgarisation, une idéologie médiatique et populaire en matière de psychologie, mais qui est plus un fait de journalisme que de source universitaire. Des méthodes enfin, accaparées et adaptées par des usagers qui ne sont pas de vrais psychologues, plutôt des emprunteurs sans formation de base et appartenant au domaine de la médecine, de l'entreprise et de la communication.

Il s'agirait de mieux définir une marée montante où se mêlent l'idéologie du développement personnel telle qu'elle règne dans des revues comme *Psychologies* jusqu'aux confessions publiques des émissions de télé-réalité comme « Vie Privée, vie publique » de Mireille Dumas. Des procédures d'intervention et de manipulation comme le coaching, la programmation neurolinguistique, l'analyse transactionnelle, la sophrologie, les divers tests de personnalité, d'intérêts professionnels, de motivation, ou la psychogénéalogie par génogramme, la nouvelle coqueluche du CNAM-INETOP. Certaines de ces techniques étant des déviations lointaines d'idées empruntées à la psychanalyse. Du côté médical, ce sont bien entendu les TCC, soit en solo soit avec des cautions universitaires telles que la psychologie de la santé et la psychopathologie cognitive, sous disciplines au rabais qui peinent à se définir, dans le langage d'une pseudo-théorie lamentable, avec la béquille du DSM IV, à l'interface de ce qui reste de la faculté de psychologie et de l'hégémonie revendiquée de la faculté de médecine, sous l'étendard d'une psychiatrie de plus en plus somatique et méprisée aussi par les autres spécialités médicales. Dans tout cela, la psychologie n'est plus qu'une vieille rosse attelée à la charrette brinquebalante du charlatan médical. Il conviendrait que, dans pareille débâcle, la psychanalyse veille à se formuler dans le bien dire d'un langage encore audible, à rester aussi à l'écoute, je l'ai dit, de ce qu'il peut y avoir d'audible dans le langage de la neuroscience, même si de ce côté-là existe aussi un bavardage de vulgarisation, dans des revues par exemple comme *Cerveau et Psycho*, qui raconte sur des gravures en couleur pour les enfants petits et grands la grande saga des conquêtes de l'imagerie cérébrale.

Mais à cela se mêlent encore les relents de remugles orientalistes liés à l'idéologie du New Age. Cependant, l'air du temps est en train de changer, en tout cas se fait moins mystique, même si la religion peut encore triompher, dans le déclin d'ailleurs de l'humanisme traditionnel judéo-chrétien, et avec le succès croissant des drogues dures. De toute façon, ce ne sont plus les *Prodigienses Victoires de la psychologie* du belge Pierre Daco (1960). Par ailleurs la République se fait aussi de plus en plus monarchique, le césarisme de moins en moins démocratique par les voies mêmes de l'élection démocratique, ceci étant à comprendre chez nous comme l'aspect probablement essentiel du *Malaise dans la Civilisation*.

Emile Jalley : La Guerre de la psychanalyse. Tome 1 : Hier, aujourd'hui, demain. Tome 2 : Le front européen, L'Harmattan, 2007.

Id. : Psychanalyse et psychologie (2008-2010). Interventions sur la crise. Tome 1. Propositions de base, questions d'actualité, repères historiques, pour l'équilibre des deux psychologies à l'université. Tome 2.

Psychanalyse et neuroscience, la vérité de la science, la querelle de l'évaluation en psychologie, *ibid.*, 2010.

Autres ouvrages :

La crise de la psychologie à l'université en France. Tome 1. Origine et déterminisme. Tome 2. État des lieux depuis 1990, *ibid.*, 2004.

Wallon et Piaget. Pour une critique de la psychologie contemporaine, *ibid.*, 2006.

Critique de la raison en psychologie. La psychologie scientifique est-elle une science ? *Ibid.*, 2007.

Anti-Onfray 1. Sur Freud et la psychanalyse, *ibid.*, 2010.

Anti-Onfray 2. Les réactions au livre de Michel Onfray. Débat central, presse, psychanalyse théorique, *ibid.*, 2010.

Anti-Onfray 3. Les réactions au livre de Michel Onfray. Clinique, psychopathologie, philosophie, lettres, histoire, sciences sociales, politiques, réactions de l'étranger, le décret scélérat sur la psychothérapie, *ibid.*, 2010.

Un Franc-Comtois à Paris. Un berger du Jura devenu universitaire, *ibid.*, 2010.

[marie-anne.hellian@harmattan.fr](mailto:marie-anne.hellian@harmattan.fr), tél : 01 40 46 79 23